

## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les costumes d'enfants ne varient guère; c'est toujours, pour eux comme pour nous, la forme princesse qui domine. On en varie l'aspect au moyen des plastrons, des revers, des panneaux rapportés, des écharpes, et par la pose des garnitures de brandebourgs, broderie et galons qu'on emploie.

Nous devons cependant faire une exception en ce qui concerne le premier âge, alors que Bébé ne marche pas encore seul; la blouse avec empiècement et plis creux, maintenus à la taille par une ceinture, est préférable alors à tout autre modèle. La robe anglaise, avec sa ligne droite un peu collante, n'a bonne grâce que sur un corps ferme, bien découpé et cambré; or, l'enfant qui ne marche pas seul est mou, se tient mal et n'a ni taille ni tournure. Mais le malheur, c'est que la blouse est on ne peut plus primitive et n'offre guère l'occasion d'étaler un grand luxe: car il arrive que trop de petites mamans habillent leurs enfants dans un but de satisfaction personnelle, et non en vue de son propre bien-être. Il en résulte que le pauvre bébé devient un martyr de l'élégance avant l'âge, et sans compensation, bien entendu. Ah! combien il préférerait, s'il pouvait le dire, la blouse de chaude flanelle, si simple et si vite mise, à toutes ces belles robes de velours garnies de riches passementeries!

Du reste, il y a moyen de rendre la blouse très-présentable: il suffit de choisir une jolie étoffe, — du cachemire blanc, par exemple, — en la doublant de flanelle légère. Le jupon de dessous sera garni d'une broderie ou d'une dentelle formant dépassant, et la bavette entourée d'une garniture semblable pour encadrer gentiment le haut du corsage. La ceinture de même étoffe vaut mieux que tous les rubans du monde, — dans l'ordinaire de la vie, s'entend, — car il faut songer aussi à la nourrice ou à la bonne qui porte l'enfant, et ne pas lui donner des préoccupations secondaires lorsqu'elle a un souci aussi grand que celui de la garde du cher trésor qu'on lui a confié.

Quelques jolies femmes reviennent au corsage en filet et le pa-

tronnent. Ce modèle, en soie noire, blanche ou de couleur, est souvent surchargé de perles; on l'applique sur une robe princesse, à laquelle il apporte une heureuse diversion. Ce n'est plus la cuirasse, mais la cotte de mailles; nous ne sortons pas du moyen âge pour cela, et une riche frange est ajoutée tout autour. Lorsqu'on porte un corsage de cette sorte, il faut que des ornements de même genre viennent en rappeler le caractère sur le jupon.

Une des toilettes les mieux réussies sous ce rapport est devenue célèbre par la grâce toute particulière avec laquelle l'excellent artiste de la Comédie-Française, — M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt, — l'a portée dans un de ses derniers rôles.



P. N° 406. — La Printanière, VÊTEMENT D'INTÉRIEUR.

Prix du patron épinglé: 3 francs.

Veut-on connaître les couleurs à la mode? Voici la dernière éclosion: bleu « martin-pêcheur »; ton « mastic », dans une gamme variée qui part du blanc sale pour aboutir à la nuance havane; vert « crapaud », comprenant plusieurs degrés (vert « coulé »; vert « crapaud mort d'amour... », etc.); la couleur beige, avec une demi-douzaine de demiteintes; enfin, le violet « évêque », pour lequel on a levé la consigne de disgrâce dont il était affecté.

Tout cela est très-important, au point de vue des MODISTES, et leur ouvre des horizons nouveaux à exploiter. Nous ajouterons un autre renseignement non moins précieux: c'est que la nacre s'impose, en ce moment, avec l'autorité d'une parvenue. Non-

seulement il y a des boutons, des broches, des ancras, etc., en nacre blanche, jaune ou verte, mais il y a encore du feuillage nacré (dernière nouveauté), des fleurs nacrées, des plumes nacrées, etc.

Sans compter les chapeaux de paille nacré pour les personnes qui n'aiment ni la paille d'or, ni la paille d'argent. Voici dans ce genre un piquet extrêmement joli: feuilles de reine-marguerite, de fougère, de pensée entremêlées de petits fruits et d'herbes folles; le tout nacré gris argent, rosé et bleuté.

Au milieu de toutes ces préparations, accumulées en vue du



printemps dans les maisons spéciales, il y a un grand choix de garnitures de feuillage. Les fleuristes mélangent, avec un rare bonheur, le vrai et le faux; bien fin est celui qui peut distinguer la vérité dans tout cela.

Ce sont de petits fruits de haie conservés, des herbes et des chardons séchés, puis teints, sans compter un certain nombre de plantes grasses qui sont utilisées telles quelles. Nous citerons en ce genre et comme nouveauté agréable les « enfilades marines », composées de fleurs grasses d'un vert gris, enfilées dans un caoutchouc de même ton.

La plume, malgré tout, n'est point abandonnée; elle conserve, au contraire, sa position de favorite, tantôt s'étalant en panaches orgueilleux, tantôt s'arrondissant en bordure modeste avec collier mentonnière. Cette dernière disposition convient aux capotes de tulle et dentelle, et par conséquent aux femmes d'un âge mûr. Les mentonnières de plumes se terminent sur le corsage par un nœud, une broche ou une fleur.

Le bonnet, nous sommes forcée d'en convenir, est décidément lancé; mais il faut un certain temps pour faire prendre une mode qui bouleverse si fort les idées reçues. Le bonnet « renaissance » est si séduisant, à vrai dire, qu'il ne se trouvera pas une jolie femme qui ne soit ravie de le porter; ses allures sont on ne peut plus coquettes. Coiffe de velours, bordure d'or ou d'argent, avec perles et dentelle: le tout posé sur le sommet des cheveux et légèrement incliné devant, selon l'air de la figure; n'est-ce pas l'idéal de la coiffure?

Nous aimons moins la calotte *circassienne*, qu'une de nos premières lingères nous a montrée. Ce modèle figure une vraie calotte d'enfant de chœur, mais en velours et richement brodée d'or ou d'argent, avec plaques brillantes et galons merveilleux. Des coiffures de ce genre ne conviennent naturellement qu'aux femmes qui sortent beaucoup et portent une toilette assez riche pour s'harmoniser avec elles.

Recommandons à nos lectrices qui aiment leur « home », — comme disent les Anglais, pour exprimer le chez-soi, — un gracieux col rabattu, avec manchettes pareilles en linon, le tout recouvert de petits volants de dentelle haute d'un centimètre. Cette mousse vaporeuse, qui tourne autour du cou et des poignets, se ferme par un nœud aiguillette en ruban étroit à double face et de plusieurs tons. Cette parure, d'une demi-élégance, donne beaucoup de charme à une toilette d'intérieur; la robe princesse, dans sa simplicité première, a besoin d'être parée d'une façon ou d'une autre: une lingerie un peu recherchée apporte précisément l'appoint voulu.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 406.

LA *Printanière*, VÊTEMENT D'INTÉRIEUR. — Ce joli modèle « de matinée » est en foulard bleu pâle. Le devant est plissé à plis très-serrés, et l'ouverture est garnie d'un coquillé de valenciennes. Plissés de crêpe lisse, rehaussés de dentelle, au bas du vêtement, et même garniture aux manches. Un pierrot de crêpe lisse, rehaussé de valenciennes, entoure le cou. — Prix du patron épinglé: 3 francs.

G. n° 841.

TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE D'INTÉRIEUR. — 1. Robe princesse en velours loutre, à longue traîne ondoyante. — Le devant est orné d'un plastron-tablier en faille vieil or toute plissée. Col montant derrière et re-

vers de faille (genre *Directoire*). A partir du bas des revers, des pattes de velours, se fermant au moyen de boucles vieil or, relient les bords de la robe sur le plastron. Un volant plissé, en faille vieil or, entoure le bas de la robe; il se croise, au bas du tablier-plastron, sur un volant plissé en faille loutre. Un beau flot de ruban de satin à double face, loutre et vieil or, garnit la coulisse de la traîne. La manche rappelle la disposition du plastron: en velours loutre, comme lui, elle est rayée d'une bande de faille vieil or plissée, sur laquelle se croisent des pattes de velours. — Plissés de crêpe lisse blanc au cou et au bas des manches. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

2. Costume en bourrette de laine tnie, couleur peau de Suède, et faille marron. — Jupon de faille à courte traîne, entouré de deux volants plissés que surmontent des biais en bourrette. — Polonoise fermée devant par une ligne de boutons assortis, laquelle s'arrête à la première draperie. Le devant est drapé en trois plis remouants, retenus aux coutures de côté. Le bas du dos forme deux puffs et retombe en traîne. Un petit biais de faille borde le vêtement tout autour. Plissés de faille au bas des manches, avec double parement de bourrette et de faille au-dessus. — Lingerie plissée en linon et valenciennes. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 869.

TOILETTES DE GRAND DEUIL. — 1 et 2. Robe princesse en cachemire double et crêpe anglais, présentée sous deux aspects. — La forme princesse de cette robe est très-ajustée et collante devant; des cordons, noués pardessous, maintiennent l'ampleur du dos à la place voulue. Plastron de crêpe anglais sur le devant, et large bande tout autour dans le bas. Le milieu du dos est orné d'un large V de crêpe. Le bas de la jupe s'ouvre à la couture du milieu, afin de livrer passage à une traîne de crêpe qui se réunit au reste. Plissés de crêpe au cou. Parement des manches et revers de poche en même tissu. — Chapeau de crêpe anglais, à fond mou et drapé; passe plate, garnie d'un bandeau ruché. — Grand voile de crêpe recouvrant toute la coiffure et flottant derrière. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1493 E.

TOILETTES D'ENFANTS. — 1. Costume de drap gris bronzé et velours noir, pour fillette de treize ans. — Jupon demi-long en velours, entouré d'un volant plissé. — Polonoise de drap: le devant se compose d'un plastron-tablier sur lequel viennent se boutonner les devants d'un veston. Le milieu du dos est de forme princesse et le tablier vient se draper sur ses bords. Col et rabat de velours; boutons de même étoffe et nœud de velours sur les côtés du veston. La manche est garnie de plissés et d'un parement de velours. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours, garni de plumes grises, avec bandeau de velours rouge bouillonné. — Prix du patron épinglé: 4 francs.

2. Costume de drap bleu terne, pour petite fille de sept ans. — Robe princesse et paletot russe, avec garniture de grèbe sur tous les bords. La manche du paletot est garnie d'un parement boutonné en biais et bordé comme le reste. — Lingerie plate en toile. — Toque de velours bleu, entourée de grèbe. Bordure de plumes semblables dans le haut des bottines. — Prix du patron épinglé: 3 fr. 50.

3. Costume de neigeuse et faille bleu pâle, avec garnitures de velours plus foncé, pour petite fille de huit ans. — Jupon de faille bleu pâle tout plissé. — Fourreau en neigeuse, formant une grecque dans le bas et décolleté en carré, avec bords dentelés devant et dans le haut; un velours bleu suit tous les bords du vêtement. L'intérieur du corsage est rempli par une chemisette russe en foulard bleu foncé; un revers de velours se rabat sur le devant droit, puis se continue au milieu comme un large dépassant. Manche de faille pareille au jupon, avec soufflet de velours et plissé de foulard. — Lingerie festonnée. — Chapeau de feutre gris pâle; bandeau de velours bleu et nœud alsacien en ruban. — Prix du patron épinglé: 3 francs.

4. Costume de vigogne beige et faille marron, avec garnitures de velours de cette teinte, pour fillette de douze ans. — Jupon de faille, sans garniture. — Robe princesse en drap, fermée devant par des boutons marron. Le bas du dos s'ouvre, au milieu, sur une largeur de velours plissé; une cein-

... de velours, passer à  
... robe sur le  
... par des boutons mar  
... et garni, sur le côté,  
... pointe au milieu de  
... velours encadrant celle q  
... — Chapeau de feutre,  
... d'entre  
...  
3. Costume de drap gris  
... boutons assortis  
... devant par une ligne de  
... sur le bas des manches.  
... Prix du patron épinglé: 3 fr.  
4. Costume de cachemire  
... — Jupon tout plissé.  
... devant. Col de velours  
... pour encadrer le plastr  
... au bas des manches. —  
... La jupe, relevée sur  
... bande de vel  
... à la place au sommet.

Description de la  
Annexe spéciale

Tout ce qui est en  
... et des idées également  
... sur un bon jupon de  
... plus ou plus, le dernier  
... jupon est drapé en biais; il  
... qu'habituellement les plus  
... et remonte au plissé de  
... s'ouvre sur le côté et  
... sur un nœud  
... tout autour en dessous. — C  
... plat fermé par une ligne de  
... plissés de dentelle, soit  
... point de milieu; par devant  
... — Prix du patron épinglé: 3 fr.

— N° C. D., à Paris.

Le coup d'oeil se pre  
... d'elles rappelle l'habit d  
... une réunion de plus plat  
... pour empêcher un de

— N° et B. de la F., à  
...  
Le bal annuel de la Société  
... il sera lieu au Grand  
... et se dans, est de 16  
... N. F. Aïres 186, ex  
... N. de l'Alma.

— N° Mont de Tr., à S  
...  
Vous serez prochainement  
... de costumes d'ensemble.

— N° Eau P., à Lév  
...  
Le moment que nous rec  
... nous sur la preuve  
... pas à vous en accu



ture de velours, passant à travers deux fentes pratiquées au bas des petits côtés, serre la robe sur le plissé. Ces petits côtés sont boutonnés avec la robe par des boutons marron. Parement de poche entouré d'un velours étroit et garni, sur le côté, d'un rabat de même velours. Collet découpé en longue pointe au milieu du dos et entouré d'un velours étroit; deux pointes de velours encadrent celle que forme le collet. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau de feutre, bordé et garni de velours marron, avec grande plume d'autruche naturelle. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

5. Costume de drap gris, pour petit garçon de six ans. — Pantalon court, boutonné au-dessous du genou. Gilet montant. — Paletot croisé, formant un revers; boutons de même couleur et collet en pareil. Parement simple au bas des manches. — Bas de fil d'Écosse rayés bleu et blanc. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

6. Costume de cachemire lilas et velours assorti, pour petite fille de huit ans. — Jupou tout plissé. — Redingote avec plastron garni de boutons de velours devant. Col de velours; bandes et revers de même étoffe faisant suite, pour encadrer le plastron. Ceinture de velours et parements semblables au bas des manches. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre violet. La passe, relevée sur le côté, est garnie d'une cocarde en ruban de couleur assortie. Bande de velours autour de la calotte, soutenant une ruche de faille placée au sommet. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

#### Description de la figurine coloriée L. N° 158.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

TOILETTE DE VISITE. — Costume de faille noire, avec riches broderies de soie et dentelles également noires. — Jupou princesse en faille, ouvert de côté sur un faux jupon de même étoffe; celui-ci est orné de volants de faille plissée avec tête, le dernier volant se continuant tout autour. Le devant du jupon est drapé en biais; il est couvert d'un semis d'appliques de broderies qui maintiennent les plis. Une guirlande de broderies suit tous les bords et surmonte un plissé de dentelle qui fait le tour du jupon. La même garniture remonte sur le côté et encadre le faux jupon. Les drapés sont fixés sur ce point par un nœud de ruban dont les pans flottants forment un second nœud au-dessous. — Cuirasse de faille, garnie comme le reste, avec gilet fermé par une ligne de boutons; la garniture, consistant en broderies et plissés de dentelle, suit tous les bords du corsage. Poche sur le côté, garnie de même; parement brodé et plissé de dentelle au bas des manches. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

#### CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> C. B..., A DIJON.

Le corsage amazone se porte avec une seule jupe de même caractère, c'est-à-dire rappelant l'habit de cheval. Cette jupe doit être unie et à traîne, avec une réunion de plis plats derrière, maintenus de place en place en dessous, pour empêcher un écartement disgracieux.

— M<sup>me</sup> DE B. DE LA F..., RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN.

Le bal annuel de la Société philanthropique savoisiennne n'est nullement remis: il aura lieu au Grand-Hôtel le 9 mars. Le prix du billet, pour un cavalier et sa dame, est de 10 francs. On se procure des billets chez le président, M. F. Astruc (66, rue Tiquetonne), et au siège de la Société, 78, rue d'Aboukir.

— M<sup>me</sup> MARIE DE TR..., A SÉRLIN EN HONGRIE.

Nous ferons prochainement paraître en gravure noire un ou deux modèles de costume d'amazone.

— M<sup>mes</sup> MARIE P..., A LAVAL, ET ESTHER P..., A MILAN.

Du moment que vous recevez le premier numéro du journal par vous demandé, vous avez la preuve que votre envoi nous est parvenu. Nous n'avons donc pas à vous en accuser réception d'une façon onéreuse.

— M<sup>me</sup> L..., A BREST.

Il nous est absolument impossible, quelque désir que nous ayons de vous être agréables, de substituer tel patron qui vous conviendrait mieux à celui qui est préparé pour toutes nos Abonnées. Vous comprendrez facilement que, s'il nous fallait joindre au journal des patrons différents, le nombre de nos abonnées ne nous permettrait jamais d'y suffire.

— M<sup>me</sup> MARIA D..., A BEAUNE.

Le chapeau rond est certainement une coiffure plus jeune que la capote et convient mieux à une jeune fille. Pourtant rien ne s'oppose à ce que vous portiez une de ces dernières coiffures, puisqu'elles vous plaisent; mais il faut absolument des brides que vous nouerez de côté.

— M<sup>me</sup> BERTHE SAINT-R..., A CHARTRES.

Le costume breton est démodé; on finit ceux qu'on a, mais on n'en fait plus faire de nouveaux.

— A LA VIOLETTE DE PARME (HONGRIE).

Un gilet, un plastron quelconque amincissent, parce que la garniture qui forcément encadre cette disposition coupe le corsage et semble en diminuer la largeur. Nous vous conseillons donc ce genre. Le dos, ainsi qu'une partie des devants, se développe en forme princesse « robe de cour ». Le tablier, boutonné sous le gilet, se rabat sur lui-même lorsque celui-ci est ouvert. On fait presque toujours ces deux dernières parties de même étoffe et différentes du reste.

— M<sup>me</sup> M. DE T..., A MOSTUEUX.

Vous avez un beau droguet ancien, mais peu de métrage, dites-vous. Utilisez-le ainsi: — Forme princesse avec écart au milieu devant, pour laisser passer un froufrou de petits volants de taffetas noir ou assorti à la robe. Le milieu du dos princesse s'ouvrira également sur un faux jupon recouvert de petits volants semblables, le tout formant la traîne. La robe proprement dite ne descend, par conséquent, jusqu'en bas que sur les côtés.

#### ÉCHOS DE LA MODE

On peut juger de l'étiquette observée à la cour vice-royale d'Irlande par ce fait qu'au dernier *drawing-room* tenu à Dublin-Castle, la première personne présentée au vice-roi était lady Georgina Churchill, sa propre fille.

Pour cette présentation à son père (formalité officielle qui devait lui servir d'entrée dans le monde), lady Georgina avait fait la toilette suivante: Traîne et corsage de poulx de soie, garnis de bouillonnés de tulle illusion, de biais de satin et de roses blanches. Corsage cuirasse, avec berthe de satin et tulle; jupe de taffetas blanc avec bouillonnés et agrafes de roses. Coiffure: plume blanche, voile de tulle, roses et bruyères blanches; collier, pendants d'oreilles et bracelets de perles.

Une délicieuse nouveauté pour les toilettes de dîner ou de théâtre, c'est l'effilé-fleurs.

Nous avons vu des tuniques de velours noir garnies d'une frange composée des minuscules clochettes du muguet ou de très-petits boutons de rose; cet ornement se retrouvait sur le corsage, où il faisait un effet charmant. Une robe de faille « rayon de lune » avait des franges de campanules sauvages. Les fuschias font très-bien sur le damassé blanc, les perce-neige sur une robe vert-pâle.

Les fleurettes seules sont admises et seulement celles qui sont en forme de clochettes.

Ch. D.



## COIFFURES, CHAPEAUX, DÉTAILS DE MODES (G. 851 à 874).

1. Coiffure grecque, pour diner ou soirée. — Cheveux frisés très-légèrement sur le front; les côtés relevés. Poser des boucles en travers | lotte; aile de teinte vert métallique posée en aigrette sur le devant. Nœud de faille marron sur le côté derrière. — Modèle de la maison X. Bonnin.



1. COIFFURE GRECQUE.

3. Col rabattu en toile blanche, entouré de deux volants de dentelle. Un jabot formé de plissés rehaussés

et intercaler trois bandelettes de marguerites et perles formant diadème. Relever les cheveux de derrière pour dégager tout à fait la nuque. — Modèle de M. Dondel, 2, rue Tronchet.

2. Chapeau de feutre noir pour fillette. Passe plate; calotte ronde, entourée d'une large ruche de faille bronze effilochée. Des plumes de coq indien recouvrent en panache tout le fond du chapeau. — Modèle de la maison X. Bonnin, 45, rue Lafayette.



3 et 4. PARURE DE TOILE.

de dentelle garnit le devant de la chemisette, en coquillant de droite à gauche. — Modèle de M<sup>me</sup> Day-Fallette, 45, boulevard de la Madeleine.

4. Sous-manche destinée à accompagner le col n° 3. — Cette manche est en toile, avec partie plissée et partie plate, cette dernière rabattue sur le bord, et le tout rehaussé de dentelle.

5. Coiffure de bal. — Bandeaux ondes et petit pouff de frisures pour le front. Sur le côté, un nœud de cravate en natte bouclée. Petits piquets de fleurs posés de distance en dis-



5. COIFFURE DE BAL.

7. Col rabattu en linon, entouré d'un entre-deux brodé et d'une dentelle qui termine le bord. Collerette



2. CHAPEAU DE FEUTRE NOIR.

ance. Les cheveux de la nuque relevés. — Modèle de M. Dondel.

6. Chapeau de feutre marron pour fillette. Calotte ronde; passe courte et plate, bordée de velours assorti. Plumes de coq indien autour de la ca-

plissée à l'intérieur de l'encolure. Les coins du col sont relevés et reliés par un nœud flot en ruban étroit. — Modèle de M<sup>me</sup> Day-Fallette.

8. Chapeau de peluche grise. — Le bord est couvert d'un bouillonné



6. CHAPEAU DE FEUTRE MARRON.

de faille rose; un bandeau  
appliqué en satin noir sur  
le bord fixé au bas derrière



7. Coiffure de bal

et bouillonné; les fronces  
sont par un nœud flot en  
ruban. La passe, toute en  
lin lustré et d'un nœud  
de grande taille avec nœud



8. CHAPEAU

le bord fixé par de longues  
fronces; nœud de grise le  
Modèle de M<sup>me</sup> Dondel et



de faille rose; un bandeau de peluche de même ton orne le dessous; nœud papillon en satin noir sur le côté devant. Plume grise autour de la calotte, le pied fixé au bas derrière par un oiseau à plumage gris. De ce même

Une observation à propos des chapeaux de petits garçons. — Cette question nous concerne tant qu'ils ne vont pas au collège. — Le chapeau doit être d'un aspect sobre: un simple ruban avec une petite aile de



7. COL DE LINON.

et bouillonné; les fronces sont resserrées au milieu par un nœud flot en ruban étroit, rouge et havane. La passe, toute coulissée, est garnie d'un bandeau et d'un nœud havane et rouge. Une grande aile avec montant de grèbe, le tout

point tombent des bouclettes de ruban à double face, rose et gris, ainsi que les brides nouées de côté. — Modèle de M<sup>mes</sup> Brunhes et Hunt, 4, rue Meyerbeer.

9. Capote de velours havane. — Fond mou

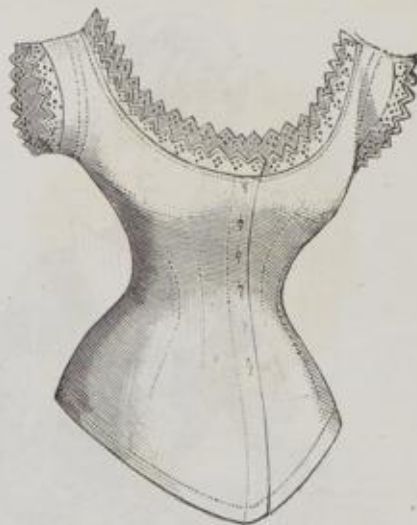


9. CAPOTE DE VELOURS.

marron orne le côté du chapeau; elle dissimule le pied d'une plume amazone de teinte naturelle. Brides de ruban rouge et havane. — Modèle de M<sup>mes</sup> Brunhes et Hunt.

10. Dessus de corset en percale, entouré d'une broderie. — Modèle de la maison P. de Plument, 33, rue Vivienne.

11. Chapeau de velours vert myrte. — Le bord de la passe est comme roulé sur lui-même. Plume blanche couvrant toute la calotte,



10. DESSUS DE CORSET.

côté, voilà tout ce qu'il faut. En été, avec la paille de couleur naturelle, on borde la passe, et le fond est entouré d'un ruban bleu dont les bouts, portant chacun une ancre brodée, flottent derrière un peu au delà du bord. Si le



8. CHAPEAU DE PELUCHE GRISE.

le pied fixé par de longues bouclettes de ruban à double face, vert et tilleul; pouff de grèbe loutre à plumes vertes et aigrette jaune. — Modèle de M<sup>mes</sup> Brunhes et Hunt.



11. CHAPEAU DE VELOURS.

petit garçon a six ans, une paille marron avec ruban de même ton et une aile rouge conviennent parfaitement. Le chapeau de bébé jusqu'à deux ans est, au contraire, bien garni. M. D'A.



PLANCHE G. N° 841. — DESCRIPTION, PAGE 86.



TOILETTE DE RÉCEPTION ET TOILETTE D'INTÉRIEUR

Prix des patrons épinglés : 1<sup>re</sup> fig., 8 francs; — 2<sup>e</sup> fig., 5 francs.





L. N. 158



*by the way to  
Paris  
London  
London at Madame's Hall*





*Leroy, imp. r. des Haras, 66.*

*Jules David*

*A. Bodry 1493<sup>re</sup>*  
*Ad. Gauthier & Fils Ed<sup>rs</sup>, Paris*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre N° 3

Passeneterie et Garnitures (M<sup>rs</sup> W<sup>rs</sup>) de la Maison Vatelot & C<sup>re</sup>

r. Cambige, 59 - Coiffure - Régente et Supens de Mesdames De Vertus Sœurs, r. Aubry, 12.

Chaussures pour Dames de la M<sup>rs</sup> Poivret & C<sup>re</sup> r. Montorgueil, 61.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE G. N° 869. — DESCRIPTION, PAGE 86.



TOILETTE DE GRAND DEUIL (DEVANT ET DOS)

Modèle des magasins de la Scabieuse (rue de la Falx, 10). — Prix du patron épinglé : 5 francs.



## LES AMOURS D'UN NOTAIRE

(NOUVELLE)

## I

Je suis né dans une très-petite ville du centre de la France. Mon père y vivait d'une placée imperceptible dont le produit n'aurait jamais suffi à alimenter la maison, si ma mère, qui était un ange d'abnégation, d'ordre et de douceur, n'eût réussi, à force d'économie et de travail, à nous faire joindre les deux bouts.

Nous vivions heureux cependant, quand un jour mon père tomba malade et mourut.

J'avais cinq ans, et je m'en souviens.

Où, je me souviens de ma mère éplorée, de ses yeux rougis par les larmes, d'un cierge allumé dans la chambre, de mon père immobile dans son lit, et de son front glacé sur lequel ma mère inclina ses lèvres. Je me souviens du froid de ce baiser, des yeux fermés de mon père et de sa pâleur qui m'effraya. Je me souviens que je lui criai : « Papa, papa, » et que pour la première fois il ne me répondit pas. Le lendemain on emporta une boîte longue, couverte d'un drap noir, dans laquelle une voisine me dit qu'on avait mis mon père; le prêtre suivit cette boîte avec quelques voisins : je vois encore tout cela ! Resté seul dans la chambre vide avec ma mère, la vue du cierge qui brûlait en plein jour me frappa d'une sorte d'épouvante, et je me mis à sangloter.

Je me souviens que ma mère éperdue se mit à genoux devant moi et me dit : « Bernard, ô mon cher petit Bernard, ô mon pauvre petit garçon, nous sommes seuls au monde ! »

Je me rappelle encore qu'un monsieur que je n'avais jamais vu entra subitement dans la chambre et dit d'une voix un peu rude à ma mère, dont il avait entendu les dernières paroles : « Non, ma sœur, vous n'êtes pas seule en ce monde. »

Ma mère alors poussa un grand cri, tendit les bras vers l'inconnu et s'évanouit.

Mon oncle revenait d'Amérique.

C'était un oncle à surprises. Il n'avait prévenu personne de son retour, et, croyant trouver son frère très en vie, il arrivait tout joyeux de la joie inattendue qu'allait lui causer sa présence. Il tombait bien...

Puisque mon oncle revenait d'Amérique, il va sans dire qu'il était millionnaire; mais, comme c'était un original, personne ne s'en douta. Il garda le secret de sa fortune, même vis-à-vis de ma mère, se contentant de lui dire qu'elle n'eût pas à s'inquiéter, qu'il avait acquis dans le coton une petite aisance, et qu'avec son économie tout irait passablement.

Il acheta dans le voisinage une maisonnette, transforma en jardin le potager qui en dépendait, y planta des rosiers et se fit bientôt dans le pays la réputation d'un horticulteur distingué.

N'eût été le souvenir de mon père, ma mère eût été heureuse. N'eût été la tristesse toujours empreinte sur son doux visage, j'aurais été, de mon côté, le plus heureux petit garçon du monde.

Mon oncle était brusque et bizarre, mais bon. Il s'occupait de moi à sa façon.

« Il faut en faire un gaillard, disait-il parfois à ma mère : un garçon n'est pas une fille. Quand le temps sera venu, je vous le déléguerai, votre Bernard. Vous le gâtez, ma chère sœur.

— Il n'a pas de défauts, répondait ma mère.

— Il en aurait quelques-uns que je ne m'en plaindrais pas, » et la conversation finissait par une taloche amicale de l'oncle au neveu.

« Mon tour viendra, » disait mon oncle, en me montrant le doigt, quand je m'étais réfugié dans le giron de ma mère.

Il faut vous dire que j'étais un enfant superbe. A un an j'avais une réputation de beauté. Il n'y avait pas de plus gros petit garçon à vingt lieues à la ronde. On s'arrêtait dans la rue pour me

regarder. Les mamans des autres se dérangeaient pour venir m'embrasser, et les anciens de la ville, en allant au pré, ou en revenant, ne passaient jamais sans me donner des petites tapes sur les joues. « C'est une pomme, disaient les uns; une pêche, disaient les autres. Il est magnifique ! » s'écriait-on de tous côtés. Les paysannes, les nourrices surtout, considéraient ma mère d'un œil jaloux. C'était elle qui m'avait nourri. « Qui est-ce qui aurait pu croire qu'une femme si fluette ferait un si beau nourrisson ? » disaient-elles quand elles voyaient ma figure de prospérité aux carreaux d'une petite croisée, derrière laquelle ma mère ne manquait pas de m'exposer les jours de marché. Pauvre mère, je la vois encore, assise en face de moi, courbée sur son travail et ne relevant la tête que pour regarder son Bernard. J'étais sa gloire.

Cette beauté sans rivale n'avait pas gâté mon caractère. J'étais un bon gros garçon très-tranquille, prenant bien les choses, ne s'étonnant qu'avec calme de ce qu'il comprenait, et ne s'étonnant pas du tout de ce qu'il ne comprenait pas, souriant sans turbulence à la vie, très-docile, très-obéissant, pas gênant, adorant gravement sa mère, faisant tout sans tapage, une bonne pâte d'enfant, en un mot.

Je dois dire pourtant que quelqu'un qui aurait trouvé à redire à ma petite, pardon, à ma grosse personne, m'aurait surpris. A force de m'entendre répéter que j'étais on ne peut mieux, j'avais, de confiance, fini par le croire.

## II

Le premier qui fit échec à cette croyance fut, avant l'arrivée de mon oncle, un madré paysan qui, s'arrêtant un jour devant moi comme les autres, avait dit en me regardant à ma mère : « Il est quasiment comme une citrouille, votre garçon ! »

Ma mère était très-douce; mais le regard qui répondit à ce compliment narquois me donna à songer. Encore finis-je par me dire que ce n'était pas laid un beau potiron.

La seconde atteinte à ma royauté, ce fut mon oncle qui la porta. C'était quelques années après son arrivée. Un dimanche, ma mère m'avait fait superbe, la cloche de notre petite église venait de sonner la grand-messe et nous allions partir.

Pendant que ma mère donnait un dernier coup d'œil à ma toilette, mon oncle, les mains dans ses poches, me considérait.

« N'est-ce pas qu'il est très-beau ? lui dit ma mère.

— Il est trop beau, répondit mon oncle.

— On ne peut pas être trop beau, reprit ma mère.

— Je m'entends, répliqua mon oncle.

— Mais, enfin, est-ce qu'il ne vous plaît pas ? dit ma mère avec inquiétude.

— Que si, que si, fit mon oncle en remuant la tête; mais je ne serais pas fâché pourtant qu'il fût un peu plus sec.

— Plus sec ! s'écria ma mère; vous préféreriez un enfant sec !

— J'ai peur qu'il ne mange trop, ajouta mon oncle.

— Bernard a bon appétit, c'est vrai, mais il ne mange pas plus qu'il ne faut, il n'est pas gourmand, fit remarquer ma mère.

— Nous devrions le faire courir davantage et même le fatiguer un peu, insinua mon oncle.

— Le fatiguer, ah ! le pauvre enfant ! mais à quoi pensez-vous, mon cher frère ?

— C'est mon idée, » dit mon oncle.

La vérité est que mon oncle avait raison, j'étais par trop beau ! A force d'embellir, j'en étais arrivé à enlever sans broncher, dans les grandes balances de notre voisin l'épicier, deux ou trois enfants de mon âge. A côté de moi un seul n'eût pas pesé une once.

Ce jour-là, nous arrivâmes très-tard à la messe, et ma mère, si pieuse, y fut moins recueillie qu'à l'ordinaire. Elle retournait

les feuilles de son  
son caractère.

A quelque temps  
vous me prendre de  
de la salle à manger

« Il est très-lourd,  
petit mûlin-là.

— Je le porte  
Mon oncle se

jeune Rotmain qui,  
jours, avait fini, sans

de vous il fut devenu  
Celle histoire ne p

ant elle n'y répondi  
de, de toutes les

prendre, le silence ét  
Il se mit à faire ch

évident « la mort  
qu'il effectuait, à

« Ah ! dit-il à m  
monde ? comment ét

monsieur Paul ? »  
J'ai oublié de dire

de mon parrain, m'  
toi de ce précieux su

« Il a toujours été  
— D'accord, dit

pose, ma chère sœur  
qu'il a ?

— Quel air a-t-il d  
— Eh ! dit-elle, dit

Les bons regards d  
fin. « Je vois, dit-ell

— Eh bien, moi  
nère irritait soudain

trop tranquille il a l'  
matiné.

— Ah ! mon frère,  
siter ne faire pleurer

vous plaît pas. »  
Mon oncle était bo

même. Voyant qu'il  
peut de recommander

« Lui, ne pas me p  
votre enfant, ma ch

peux pas ! Mais il  
avait un hippopotam

pourte gros macho.  
« Allons, venez sur l

bon, s'écria-t-il, et le  
Si j'étais gros, j'é

dire deux fois, et je  
oncle, que je ferais l

« Superbette, s'écri  
que c'était un éléph

Ma mère souloit en

Cette explication ét

Mon oncle se mon

dans le blanc des ye

« Un peu plus de

vous en apercevoir.

votre admiration sa

ma chère sœur, pa



les feuillets de son livre avec une agitation qui n'était pas dans son caractère.

A quelque temps de là, mon oncle revint à la charge. Il avait voulu me prendre dans ses bras pour me faire passer de la fenêtre de la salle à manger dans le jardin.

« Il est très-lourd, dit-il à ma mère. C'est un plomb que ce petit matin-là.

— Je le porte bien, moi, » dit ma mère.

Mon oncle se mit alors à raconter à ma mère l'histoire de ce jeune Romain qui, s'étant mis à porter un petit veau tous les jours, avait fini, sans s'en apercevoir, par le porter encore, quand de veau il fut devenu taureau.

Cette histoire ne parut faire aucun plaisir à ma mère. Cependant elle n'y répondit que par le silence.

Or, de toutes les manières dont on pouvait user pour lui répondre, le silence était celle qui agaça le plus mon cher oncle.

Il se mit à faire claquer ses doigts l'un contre l'autre, signe évident que la moutarde commençait, pour me servir d'un mot qu'il affectionnait, à lui monter au nez.

« Ah çà! dit-il à ma mère, comment était-il donc en venant au monde? comment était-il à six mois, à un an, à quinze mois, monsieur Pouff? »

J'ai oublié de dire que mon oncle, qui regrettait de n'avoir pas été mon parrain, m'avait, dès le lendemain de son arrivée, baptisé de ce glorieux surnom.

« Il a toujours été le plus bel enfant du monde, dit ma mère.

— D'accord, dit mon oncle, et j'aurais dû prévoir votre réponse, ma chère sœur; mais enfin est-ce qu'il a toujours eu l'air qu'il a?

— Quel air a-t-il donc, selon vous, mon frère?

— Eh! fichtre, dit mon oncle, regardez-le! »

Les bons regards de ma mère se fixèrent sur moi avec admiration. « Je vois, dit-elle, qu'il a un très-bon air.

— Eh bien, moi, dit mon oncle, que le sang-froid de ma bonne mère irritait sourdement, je trouve qu'avec sa trop bonne mine trop tranquille il a l'air d'un gros notaire, et à dix ans c'est prématuré.

— Ah! mon frère, dit ma mère, en voulant me faire rire vous allez me faire pleurer, car je vois bien que votre pauvre Pouff ne vous plaît pas. »

Mon oncle était bourru, mais il était, comme on dit, la bonté même. Voyant qu'il avait touché ma mère trop au cœur, il entreprit de raccommoquer les affaires.

« Lui, ne pas me plaire, lui, le fils de mon pauvre frère, lui, votre enfant, ma chère sœur, le mien, par conséquent, vous n'y pensez pas! Mais il serait bossu, tortu et le reste, mais Bernard serait un hippopotame pour de bon, que je l'adorerais encore, le pauvre gros mioche. » Et voulant joindre la preuve aux paroles : « Allons, venez sur les genoux de votre oncle, monsieur le tabellion, s'écria-t-il, et lestement! »

Si j'étais gros, j'étais pourtant très-agile; je ne me le fis pas dire deux fois, et je sautai si vivement dans les bras de mon oncle, que je faillis le renverser.

« Saperlotte, s'écria-t-il, moitié riant, moitié fâché, j'ai cru que c'était un éléphant qui me tombait sur le dos. »

Ma mère fondit en larmes.

### III

Une explication était devenue nécessaire.

Mon oncle se moucha, reprit son aplomb, et regardant ma mère dans le blanc des yeux :

« Un peu plus tôt, un peu plus tard, dit-il, vous finiriez par vous en apercevoir. Mieux vaut tout de suite; car aussi bien, avec votre admiration sans limite pour maître Bernard, vous finiriez, ma chère sœur, par faire de lui un imbécile. Il faut même, soit

dit entre nous, qu'il soit bon comme la brioche pour que déjà vous ne lui ayez pas tourné la tête. Ce qui importe dans la vie d'un homme, c'est qu'il sache bien au juste ce qu'il est, afin de ne rien entreprendre de ce qui n'est pas proportionné à sa nature. Se préparer à en découdre. Eh bien, sachez-le, ce que vous appelez la beauté de Bernard commence à me donner, à moi, de sérieuses inquiétudes. Être ce qu'il est, ce n'est pas être beau, c'est être énorme; et si ça continue, maître Pouff, à la fin, pourra bien être considéré par tout autre que vous comme un phénomène.

— Jésus! s'écria ma mère, un phénomène!... qu'entendez-vous par là?

— J'entends, dit l'oncle, un être étrange qu'on pourrait faire voir pour de l'argent. Sans doute cela ne l'empêchera pas de faire son chemin dans le monde des affaires et d'y vivre en galant homme; mais, sapristi! cela l'empêchera tout au moins d'être ce qu'on appelle un joli garçon, charmant l'univers à première vue. Il n'est que temps, ma chère sœur, que vous vous en rendiez compte et que vous cessiez de lui répéter à tout bout de champ qu'il est splendide. Cela le rendrait bête si c'était vrai; et si vous parveniez à le lui loger dans la tête alors que cela ne l'est pas, cela le rendrait sot et ridicule.

« Quand on se met en route, il faut savoir par où le bât vous blesse. Bernard n'est pas et ne sera jamais un jeune premier; préparez-le à n'en pas rechercher les rôles et à ne pas avoir les défauts de l'emploi dont il ne saurait avoir les qualités. Bernard a une manière d'être beau qui est l'équivalent de la laideur. »

Ce discours, prononcé d'une voix brève et ferme, fit une si douloureuse impression sur ma mère, qu'elle ne trouva d'abord rien à répondre.

Quand elle sortit de son silence :

« N'a-t-il pas un beau nez? s'écria-t-elle.

— Il a un nez passable, dit mon oncle.

— Un beau front? de beaux yeux? un beau teint? une jolie bouche? de beaux cheveux? des dents charmantes?

— Il a un beau front, de beaux yeux, un beau teint, une jolie bouche, de beaux cheveux, répondit mon oncle, et des dents solides.

— Eh bien, dit ma mère, qu'est-ce qui fait donc qu'un visage est beau, si ce n'est pas tout cela?

Mon oncle se leva.

« Ventrebleu! s'écria-t-il, je ne vous dis pas que Bernard soit un monstre, je vous dis seulement qu'il est monstrueux, qu'il est trop gros, qu'il est colossal et que cette infirmité, gâtant tout le reste...

— Une infirmité! riposta ma mère; Bernard n'a jamais été malade; est-ce une infirmité de se bien porter? »

Mon oncle vint à moi.

« Ta mère est un ange, me dit-il, et toi, tu es un bon garçon; mais promets-moi que toutes les fois qu'elle te dira que tu es beau, tu n'en croiras pas un traitre mot. C'est le seul point sur lequel ta mère puisse se tromper, mais il est capital. Tu n'es pas beau, tu n'es pas beau! Mets-toi bien cela dans la caboche, et fasse Dieu que les paroles de ton oncle te reviennent à l'esprit quand tu seras homme, pour te retenir d'être un maître sot! Cela t'épargnera bien des crève-cœur.

« Mon pauvre gros, ajouta-t-il, après avoir repris haleine, si les fauvelles étaient faites pour les éléphants, tout irait aussi bien pour toi que pour les autres; mais il n'en est rien. »

Sur quoi ayant pris ma grosse tête dans ses mains, il m'embrassa tendrement; mais sa franchise l'emportant : « Quelles joues! s'écria-t-il; le diable m'emporte si leur place ne serait pas plutôt... ailleurs! »

Excusez un vieux marin.

L'énormité de ce propos révolta ma mère.

« Mon frère, dit-elle à mon oncle, avec le sublime entêtement



des mères que rien ne désaveugle, Bernard n'a que onze ans, mais s'il en avait vingt, ce que vous lui dites depuis une demi-heure le désespérerait à jamais et lui donnerait une timidité et une gaucherie dont il aurait grand-peine à se défaire. Heureusement, quand il sera en âge de penser au mariage, les fauvelles lui prouveront que son oncle n'était pas infallible. »

Il se dit devant les enfants une foule de choses auxquelles ils ne comprennent rien et qui ne sont pourtant pas perdues pour eux : elles dorment dans un coin de leur cerveau, pour s'y réveiller le jour qu'il faut.

La conversation de mon oncle Bernard, de laquelle je n'avais rien compris, sinon qu'il aurait voulu que je fusse maigre, fut une de ces choses-là.

Elle chagrina ma mère, mais je continuai d'être pour elle la huitième merveille de la création.

Ma mère avait refusé de m'envoyer dans le chef-lieu du département, au collège. Mon éducation avait été confiée à un bon curé qui ne l'avait pas poussée, si bien qu'à près de quatorze ans j'avais encore, au grand désespoir de mon oncle, dans ma volumineuse enveloppe, l'âme candide d'une petite fille.

Depuis quelques mois mon oncle était taciturne. Parfois il m'emmenait vivement au bout de son jardin, dans l'intention évidente de m'entretenir d'autre chose que de ses quatre mille deux cent sept variétés de roses. Assis sous une tonnelle dont il avait fait sa chaire à prêcher, il ouvrait la bouche comme quelqu'un qui va se décider à parler, ne parlait pas, m'embrassait, poussait un gros soupir, jurait entre ses dents, puis me renvoyait en me disant :

« Va voir ta mère et ton curé, tu as une si bonne figure, mon pauvre gros, que je ne me déciderai jamais, je crois, à te faire un chagrin. »

Qu'est-ce qui troublait l'âme de mon oncle ? Il fallait que ce fût grave, pour que l'explosion tardât tant à se faire. Je le sus enfin.

P.-J. STHAL.

(La suite au prochain numéro.)

## LES FOUS DE COUR

### III

Nous avons parlé plus haut de *Chicot*, qui avait paru pour la première fois à la fin du règne de Henri III. Ce nom de *Chicot* était un sobriquet qui, sans doute, faisait allusion à sa taille exiguë. C'était un gentilhomme gascon. En 1572, il avait pris part aux massacres de la Saint-Barthélemy, et avait quitté la carrière des armes vers laquelle il s'était d'abord porté. Il paraîtrait à peu près certain que, sous Henri IV, *Chicot* ne fut pas un fou salarié.

Il ne portait pas le *chaperon*, insigne de cet office, et peut-être n'était-il fou que lorsqu'il le voulait. Henri IV l'aimait beaucoup et lui laissait dire tout ce qu'il voulait. Le fou n'appelait jamais autrement le roi que « monsieur mon ami ». L'Estoile rapporte quelques paroles de *Chicot* au roi, dont nous ne citerons que celles-ci :

« Monsieur mon ami, je vois bien que tout ce que tu fais ne te servira de rien à la fin, si tu ne te fais catholique. Il faut que tu voies à Rome, et qu'estant là tu bourgeronnes le pape, et que tout le monde le voie ; car autrement ils ne croiront jamais que tu sois catholique. Puis tu prendras une bonne dose d'eau bénite pour achever de laver tes péchés. »

*Chicot* fut tué au siège de Rouen, où il avait accompagné Henri IV, en 1592. Le comte de Chaligny avait été fait prisonnier par le fou lui-même, dont l'ardeur au combat ne s'était pas démentie. *Chicot* présenta M. de Chaligny au roi en lui disant :

— Tiens, je te donne ce prisonnier, qui est à moi.

Le comte, comprenant alors entre les mains de qui il était, et furieux d'avoir rendu son épée à un fou, la ressaisit aussitôt et en frappa celui-ci à la tête. Sa blessure le retint au lit quinze jours et finit par l'emporter au tombeau après de longues souffrances.

Les écrivains de son temps s'accordent à le représenter comme un homme d'esprit ayant son franc parler avec tout le monde.

Le successeur de *Chicot*, en qualité de fou du roi, fut un nommé Guillaume Marchand ou Le Marchand. Il était chaud partisan de la Ligue. En 1591, lorsque la ville de Louviers, où il se trouvait, fut prise par les ligueurs, il reçut à la tête un coup de hallebarde qui lui lésa le cerveau et rendit sa raison plus fragile qu'elle ne l'avait jamais été. On le donna alors au jeune prince de Bourbon qui s'en divertissait avec les personnes qui venaient chez lui. Il reçut la survivance de *Chicot* en 1594.

Marchand, ligueur enragé, allait se trouver à la cour en présence de la folle Mathurine, ennemie déclarée de la Ligue, et l'on pouvait craindre une mésintelligence funeste. Eh bien ! chose singulière, ces deux fous montrèrent plus de sagesse que bien d'autres gens, et le meilleur accord ne cessa d'exister entre ces deux dignitaires à marotte. Guillaume Marchand appelait, lui aussi, le roi son ami, et était continuellement en guerre avec les laquais qu'il prétendait être l'œuvre du diable. Il lui arriva souvent d'en assommer quelques-uns avec le bâton court qu'il portait sous sa robe. Il ne disait pas de grosses balourdises comme en lançait Caillette ; mais il avait une finesse de Normand, et, tout en faisant la bête, il savait renvoyer impunément à qui de droit la leçon qu'on voulait lui donner.

Une satire de 1631 lui fait dire « qu'il se souvient du déluge et de son grand oncle Noé, qui était dans l'Arche, comme il se souvient de sa première chemise ». — Il existe un assez grand nombre de pièces publiées dans le temps, sous le nom de maître Guillaume, et dont quelques-unes présentent un réel intérêt historique.

Maître Guillaume vécut quelque temps à la cour de Louis XIII, où il continua de *follier*.

Les comptes de l'argenterie du roi signalent, en 1595, la présence de Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevant, qui avait pris le titre de prince des sots. Celui-ci ne semble pas avoir été un fou en titre ; il venait cependant fréquemment à la cour, et accompagnait souvent le roi. Il eut en 1608 un procès avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, qui lui contestèrent la *principauté des sots et les droits appartenants à icelle*. La confrérie de la Sottise était une de ces associations bouffonnes que l'on retrouve dans toutes les parties de la France.

Angoulevant avait un rival sérieux dans la personne du célèbre Bluet d'Arbères, qui s'appelait aussi le comte de Permission, et était venu chercher fortune près du grand empereur Théodose (Henri IV). Ces deux fous se disputèrent la *principauté de Sottie*, battant en tous sens le pavé de Paris pour ramasser des aumônes et des applaudissements, et échangeant même dans leurs discussions des pièces de vers et des pages de prose. Ils finirent par mourir de misère l'un et l'autre.

Marais, Doucet et l'Angely furent les fous de Louis XIII. Outre ses bouffons, le roi avait près de lui, pour ses amusements, un *saulteur*, un oiseleur et siffleur de linottes. Il y avait également un office de précepteur des serins et autres petits oiseaux élevés pour les plaisirs du roi.

Tallemant des Réaux nous a conservé une collection de bons mots, de facéties, de saillies, mis sur le compte de Marais et de Doucet.

Un jour Louis XIII, encore sous la dépendance de Richelieu, avait tenté de se faire lui-même la barbe. Quand il eut fini, Marais tira quinze sols de sa poche et les donna au roi. Celui-ci s'étant pris à dire que ce n'était pas assez : « Je vous donnerai trente sols, répliqua Marais, quand vous serez maître. »

Jean Doucet était Louis XIII avait rendu ses reparties et l'une innovée, se le mettait pas que regardait son clou. Il n'est pas la que une certaine illustra peulit encore de ses L'Angely avait app Louis II de Condé. Il Victor Hugo l'a mis le comme un conseil de a beaucoup ag appartenir à Louis XI de copier, est établi se prince. Il eut véri grands seigneurs, à q Ninog, dinant un esulle n'y avoir poi L'Angely disait un — Guermou-nous. Brunette raconte q le faire chasser de la L'Angely a été le rmeur mourut. C'éta de Louis XV. Valaire prétend q temps en Allemagne our de Louis XVI Antoinette. En somme, les c ardeois, sont défini chons aujourd'hui de raffiné.

A côté des bouffons troublé dans le perso naires. L'origine de c antipodé.

Isabeau de Bavière Catherine de Médici Henri II en avait u Le petit Bezon, ma mine qui, lui aussi, ton. Bonhommeq tous deux étaient co guichon.

En 1572, le roi de la même année, un c de la part de l'emper amé trois saines, illipitien de la cour. Henri IV, en 159 étaient : Albert Xmi 100 livres tournois p Anne d'Autriche av nement de 1662. La reine Marguerit son de Guérin. Il s s'ém noir avec un bo Quant aux folles do paré, on a peu de (15), la duchesse de



Jean Doucet était un paysan des environs de Saint-Germain que Louis XIII avait rencontré un jour. Le roi avait trouvé drôle une de ses reparties et l'avait pris en affection. On lui avait fait faire une *innocente*, sorte de robe longue à l'usage des femmes. Il ne la mettait pas quand il allait à la messe, disant qu'on ne faisait que regarder son clinquant et qu'on ne priaient point Dieu.

Il n'eut pas la qualité de fou en titre d'office. Il attira néanmoins une certaine illustration sur sa famille, et, sous Louis XIV, on parlait encore de ses neveux.

L'Angely avait appartenu, après la mort de Louis XIII, au jeune Louis II de Condé. Il ne devint fou de Louis XIV que depuis 1660. Victor Hugo l'a mis en scène dans *Marion Delorme* et l'a fait parler comme un conseiller sérieux et un philosophe véritable.

On a beaucoup agité la question de savoir si l'Angely avait pu appartenir à Louis XIII, et M. Jal a penché pour la négative. Il a été cependant établi qu'il avait parfaitement figuré à la cour de ce prince. Il eut véritablement de l'esprit et se fit craindre des grands seigneurs, à qui il lançait les vérités les plus dures.

Ménage, dinant un jour à la même table que l'Angely, disait ensuite n'y avoir point parlé, afin que le fou ne dise rien de lui.

L'Angely disait un jour au comte de Nogent au dîner du roi :

— Couvrons-nous, cela est pour nous sans conséquence.

Brossette raconte que ses railleries piquantes avaient fini par le faire chasser de la cour.

L'Angely a été le dernier fou de roi en France. En 1735, Moranzac mourut. C'était une sorte de fou stupide du dauphin, fils de Louis XIV.

Voltaire prétend que ce reste de barbarie a duré plus longtemps en Allemagne qu'ailleurs. On trouve encore cependant à la cour de Louis XVI un bouffon appartenant à la reine Marie-Antoinette.

En somme, les fous et les bouffons, tels qu'on les entendait autrefois, sont définitivement évanouis. Le rire que nous recherchons aujourd'hui demande à être provoqué d'une manière plus raffinée.

#### IV

À côté des bouffons et des fous, les rois et les reines avaient introduit dans le personnel de leurs amusements les nains et les naines. L'origine de ce choix remonte également à la plus haute antiquité.

Isabeau de Bavière avait une naine.

Catherine de Médicis avait deux nains : Bezon et Romanesque.

Henri II en avait un qui s'appelait Merville.

Le petit Bezon, nain de Catherine, avait pour gouverneur un moine qui, lui aussi, était de petite taille et se nommait Nonneton. Romanesque avait un jeune compagnon nommé Hannibal : tous deux étaient confiés à un même gouverneur, nommé Mau-guichon.

En 1572, le roi de Pologne envoya à Charles IX quatre nains ; la même année, un certain Claude Lahoue en amena trois autres de la part de l'empereur Maximilien II. Catherine de Médicis avait aussi trois naines, ce qui portait à plus de dix le personnel lilliputien de la cour.

Henri IV, en 1599, entretenait trois nains, dont les noms étaient : *Albert Xanica*, *Merlin* et *Marin Noël*. Chacun recevait 100 livres tournois par an.

Anne d'Autriche avait un nain nommé Balthazar, qui, au commencement de 1662, était encore *huissier du cabinet*.

La reine Marguerite, femme de Henri IV, eut un bouffon du nom de Guérin. Il portait une robe de velours, une soutane de satin noir avec un bonnet carré.

Quant aux folles domestiques, à part Mathurine dont nous avons parlé, on a peu de renseignements sur ces étranges figures. En 1453, la duchesse de Bretagne, Isabeau, avait une folle nommée

Françoise. On connaît aussi la fameuse folle de la même cour, M<sup>me</sup> de Toutes-Couleurs. Brantôme mentionne M<sup>lle</sup> Févin, la folle de la reine de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup>, et plus tard la vieille Hébert, qui vivait auprès du frère de Louis XIV, et qu'on appelait la *folle de Monsieur*.

Parmi les fous que l'on pourrait appeler les fous de place, ou plutôt les idiots courant les villes, on peut citer une certaine Marguerite, qui allait par les rues et carrefours de Paris jouant de la musette, et que, pour cette raison, on nommait *Margot la Musette*.

En 1738, le cardinal de Fleury avait encore un fou. Cet homme était vêtu en cardinal, portait calotte rouge, chapeau à ganse d'or, bas rouges et habit violet ou pourpre. Il était monté sur une mule caparaçonnée comme le sont à Rome celles des cardinaux. Les courtisans l'appelaient *Monseigneur*. Il était Provençal, âgé d'environ soixante ans, fort nigaud, dit Grosley dans une notice, très-fat, un peu bête...

Les grands seigneurs avaient également leurs nains, leurs bouffons. On retrouve dans certains recueils, tels que les *Facétieux réveille-matin des Esprits mélancholiques*, les *Plaisantes journées du Saint-Favoral*, et surtout dans *Bonaventure des Périers* et dans *Rabelais*, certaines réparties subtiles et naïves, et des farces qui étaient fort divertissantes.

La moquerie ou la gauserie, après s'être montrée longtemps sous des formes tout à fait primitives, avait subi successivement une série de transformations qui l'avaient réduite, au XVIII<sup>e</sup> siècle, à un genre nouveau, la mystification. Bien des personnages se sont fait une célébrité en exploitant habilement cette mine inépuisable.

Qui ne connaît le petit Poinset? Les *gauseries*, les *moqueries*, les *camusades* qui l'accablèrent impitoyablement furent poussées à un tel point qu'elles devinrent presque proverbiales. En 1773, un opuscule intitulé les *Mystifications du Petit P.* en donne une assez longue énumération.

Dans l'ouvrage de M. Paul Lacroix, qui a pour titre : *Mystificateurs et Mystifiés*, on trouvera également une ample moisson de mots, d'aventures de toute sorte dont fut plein le siècle dernier.

Un mystifié qui peut donner la main à Poinset, c'est l'abbé de Saint-Martin, que l'on surnomma Saint-Martin de la Calotte ou l'abbé Malotru.

Deux des plus grands mystificateurs furent le comte Fortia de Piles, qui fit tant de victimes sous le pseudonyme de Caillot-Duval, et Grimod de la Reynière, qui renchérit sur son contemporain.

Un moment interrompu sous la Terreur, le mouvement mystificateur reprit de plus belle sous le Directoire, et de nos jours encore certains esprits se sont fait une spécialité de ce genre d'amusement.

C'est le dernier vestige de l'amusement aux dépens de l'infirmité intellectuelle. L'habitude de faire un jeu des malheureux privés de raison, de choyer les farceurs libres qui se dévouent pour provoquer le rire est demeurée encore vivace : le *loustic* et le *blagueur* ne sont-ils pas toujours accueillis avec des applaudissements, et ne mettent-ils pas toujours les rieurs de leur côté?

Paul HIPPEAU.

#### LES PAROLES D'OR

La curiosité d'un esprit élevé porte sur les choses ; celle d'un petit esprit porte sur les personnes.

DE LEVIS.

Tel parle d'un autre, en fait un portrait affreux, qui ne voit pas qu'il se peint lui-même.

LA BRUYÈRE.



## LE CHÊNE PÈRE DE LA SOIE

Terre de la vigne et des chênes!

a dit un poète, en parlant de la France. Il y a longtemps que l'éloge de la vigne a été fait par nos compatriotes; on pourrait compter par milliers les chants qu'elle a inspirés: Pierre Dupont, qui la célébra le dernier, lui dut une de ses plus fraîches inspirations.

Il s'en faut de beaucoup que le chêne ait été comblé des mêmes honneurs lyriques. Il est vrai que son fruit est particulièrement et uniquement apprécié par une espèce animale infiniment moins noble que la nôtre. Nous savons néanmoins que, depuis quelques années, on fait du café avec ce modeste produit, mais les vrais amateurs s'obstinent encore à lui préférer le moka pur, malgré les complaisances coupables de ce dernier pour la chicorée.

Nous nous trompons en accusant les poètes d'avoir oublié le chêne. Un des plus grands, La Fontaine, en fit un personnage d'une de ses plus belles fables. Mais, — voyez la malice du sort et les hasards du guignon, — c'est pour lui donner un rôle ridicule et pour montrer, jeté par la tempête au pied d'un roseau sans conséquence,

Celui de qui la tête au ciel était voisine  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts!

S'il faut en croire cependant une fort intéressante conférence, le chêne va jouer un rôle nouveau dans nos forêts. Comme le mûrier, il va se prêter à l'alimentation des vers à soie, et la plus belle moitié de l'humanité lui devra en partie ces tissus admirables qui, comme des armures enchantées, sont flexibles, étincelants et dont les brisures ont l'air de fils d'épée. Après avoir fourni à Velléda le gui sacré, il vêtira nos élégantes, fidèle ainsi à la Patrie en même temps qu'à la Beauté.

Il faut espérer qu'alors les lyres s'accorderont en son honneur. Nous ne serons pas moins reconnaissants que les Chinois, qui ont consacré les plus gracieuses chansons du monde à l'arbre nourricier du ver, à l'arbre qui fait leur fortune et l'honneur de leur fabrication.

Nous nous souviendrons alors de celui qu'ont vénéré nos aïeux, que nos premiers rois choisissaient pour rendre la justice à son ombre, qui fait la beauté de nos forêts les plus célèbres.

C'est avec une vraie joie que nous te verrons couvert d'honneurs, toi qui, rompant la monotonie des futaies profondes, juxtapose, comme des collines chevelues, tes cimes arrondies, arbre vigoureux et vaillant, arbre national de la vieille Gaule, chêne aux larges ramures, qui nous as si souvent prêté ton ombre et que nous avons toujours aimé!

G. B.-F.

## THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN. — Salle comble pour la reprise d'*Ernani*. L'œuvre de Verdi, à vrai dire, n'avait pas été représentée depuis plus de dix ans, et l'apparition de M<sup>me</sup> Durand dans un rôle nouveau devait ajouter à l'attrait de cette reprise.

L'exécution a été très-satisfaisante dans toutes ses parties. Le ténor chargé du personnage d'*Ernani* avait une lourde tâche: il s'en est fort heureusement acquitté. M. Cappelletti possède une voix bien timbrée, et il a le rare mérite de bien phraser, ce qui explique l'excellent accueil qu'on lui a fait.

M. Pandolfini est toujours le vaillant artiste qu'on ne se lasse point d'applaudir.

Quant à M<sup>me</sup> Durand, elle compte, sous les traits d'Elvira, un succès de plus. La touchante sensibilité et la poésie charmante qu'elle a apportées dans l'interprétation de son rôle sont au-dessus de tout éloge.

GYMNASE. — D'une situation dont on eût fait un acte charmant, M. Paul Ferrier a trouvé le moyen de remplir trois actes. Le sujet de *la Femme de chambre* est difficile à indiquer ici, mais deux mots, — deux vers plutôt, — suffiront à en indiquer le point de départ.

Deux coqs vivaient en paix. Une poule survint  
Et voilà la guerre allumée.

C'est La Fontaine qui l'a dit. M. Paul Ferrier l'a répété avec infiniment d'esprit. Mais si sa cause est définitivement gagnée devant le public, il le devra certainement à MM. Saint-Germain et Landrol, ainsi qu'à M<sup>mes</sup> Hélène Monnier et Alice Regnault.

Robert HYENNE.

« Depuis quelque temps, nous avons cru devoir appeler l'attention des malades sur les remarquables propriétés des *Capsules de Goudron de Guyot* dans les cas de rhume, bronchite, catarrhe, phthisie, ou autres affections des bronches et des poumons. Une chose nous a frappé, c'est que la plupart des personnes venant à notre pharmacie, pour nous demander ce produit, n'ont pas retenu le nom du médicament et le désignent sous le nom de *pilules, globules* et même *pastilles*. Lorsqu'on s'adresse directement à notre maison, il nous est facile de rectifier la mémoire de l'acheteur; mais il peut n'en pas être ainsi lorsqu'on se présente dans une autre pharmacie, et cela peut prêter à de fâcheuses confusions.

» Nous prions donc les acheteurs de vouloir bien remarquer et se rappeler le nom du médicament: *Capsules de Goudron de Guyot*. De plus, pour éviter toute erreur, on voudra bien se souvenir que notre signature GUYOT est imprimée en trois couleurs sur l'étiquette de chaque flacon. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies. »

## REVUE DES MAGASINS

M<sup>mes</sup> DE VERTUS sœurs, dans un but facile à comprendre, viennent de créer la *houssé-corset*. Ce modèle, d'un genre tout nouveau, est exactement taillé sur le patron du corset auquel il s'adapte; et c'est par de petits boutons placés sous la dentelle qu'il vient se boutonner. La « *houssé-corset* » offre l'avantage de n'avoir point d'épaulette et de ne faire aucun pli qui puisse grossir la taille; elle enveloppe si parfaitement le corset, qu'elle se confond avec lui. C'est en commandant la *Ceinture régente*, ou tout autre corset de la maison de Vertus sœurs, qu'on demande la « *houssé* » en question.

Nous insisterons encore sur la perfection de coupe des corsets de M<sup>mes</sup> de Vertus, sur leurs qualités hygiéniques si hautement reconnues, ainsi que sur leur élégance exceptionnelle. Une femme élégante et riche ne doit point hésiter à s'adresser à cette maison (12, rue Auber) pour ces auxiliaires si importants d'une toilette bien comprise.

Les jupons blancs y sont également d'une coupe particulière et on ne peut plus heureuse: le devant en est simple, tandis que la partie de derrière présente, pour ainsi dire, deux jupons. Tel est le modèle adopté pour la ville. Les jupons de soirée sont à traine indépendante, boutonnée de côté et garnie de volants qu'on resserre au moyen de deux ou trois coulisses qui rejettent toute l'ampleur en arrière.

M. D'A.

ROUVENAT (☞) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.